

Ces parents d'élèves que WhatsApp rend fous

Intrusions permanentes, médisances sur l'école, mises en cause de certains enfants... Ce qui se raconte sur ces groupes dérape parfois.

Sont-ils pires que leurs enfants? Depuis trois ou quatre ans, les parents d'élèves prennent l'habitude de communiquer entre eux en créant des groupes WhatsApp, surtout à l'école primaire. Une messagerie instantanée bien pratique pour compenser les fréquents oublis des chérubins concernant les leçons et autres poèmes à apprendre. Une question sur le cahier de texte illisible, sur la réalité d'un contrôle de maths le lendemain? Il suffit de poster un message et les parents - surtout des mères - répondent dans la minute.

Pendant les grèves de décembre et janvier, faute d'informations rapides sur les fermetures d'école, de cantine, l'absence d'un enseignant, les messages crépitaient. L'instantanéité de l'application réjouit aussi les parents qui peuvent désormais profiter des photos prises en direct de la sortie piscine ou musée.

Il y a pourtant des inconvénients certains: la volubilité et la frénésie des messages qui peuvent arriver tard le soir et durant le week-end. «Je reçois souvent une bonne dizaine de messages par jour sur mon téléphone. C'est très envahissant, explique Béatrice, dont la fille de 9 ans est inscrite dans une école privée du centre de Paris. Plusieurs parents se sont demandé cette semaine s'il y avait bien un contrôle d'histoire le lendemain. C'était quasiment psychotique. L'angoisse d'un seul parent se propage alors sur tous alors que le sujet est assez anecdotique.» Le jeune fils d'Elisabeth, inscrit dans une école publique internationale à Bruxelles, part ce week-end en classe de neige et cette dernière soupire, déjà agacée: «J'ai peur de recevoir 100.000 notifications par jour. On a déjà eu droit à une mère qui voulait connaître la marque des pneus du bus et qui, mécontente de la réponse, va amener elle-même son fils en avion. Entre les groupes WhatsApp, les infos envoyées par e-mail, les infos sur l'intranet spécifique parents, les infos sur la chat room réservée aux enfants, ça n'arrête pas». Et, en termes de devoirs oubliés, «on n'a encore rien fait de mieux que les voisins dont la charmante fille est dans la même classe», estime-t-elle.

Les enseignants, eux, se méfient de ces groupes car ils sont tenus dans l'ignorance de ce qui s'y dit. Directrice d'une école primaire publique à Paris, Laetitia estime que les parents «n'utilisent pas l'outil à bon escient». **«Leurs enfants ne sont plus acteurs de leurs oublis. Ils sont déresponsabilisés car leurs parents sont toujours dans la compensation. Ce sont**

d'ailleurs toujours les mêmes qui demandent», observe-t-elle en recommandant, comme dans de nombreuses écoles, de ne pas abuser de cette application. Comme dans la classe de l'enfant de Valérie, où WhatsApp a été fortement déconseillé par la directrice, rapporte-t-elle, «pour apprendre aux enfants à grandir et à devenir indépendants, pour mieux les préparer à la 6e». «D'ailleurs, poursuit cette mère, mon fils oublie désormais moins ses affaires!»

Si les enfants étaient moins sous pression, les parents seraient certainement «plus décontractés», rétorque Anne-Catherine. «Dans les écoles privées, élitistes et exigeantes de mes fils, les enfants ne font pas leur cartable à la légère en partant du principe que, de toute façon, ils ont un WhatsApp en cas d'oubli, témoigne-t-elle. Donc je n'ai pas le sentiment que l'existence de cette solution de secours les déresponsabilise.» Il s'agit surtout, souligne-t-elle, d'éviter une sanction.

Plus grave, les messages propagent parfois des rumeurs ou stigmatisent certains élèves, comme ce petit garçon de 9 ans qui a des troubles du comportement. «Il n'est pas agressif mais maîtrise mal ses émotions. Il est en cours de diagnostic médical, on ne sait pas encore ce qu'il a exactement. Sur une boucle WhatsApp, dont étaient exclus naturellement les parents de l'enfant, une mère a proposé de répertorier toutes ses anomalies car sa présence les dérangeait», raconte Laetitia, la directrice parisienne. Les parents affirmaient que l'enfant avait tiré les cheveux de leur fille à tel moment, tenté d'étrangler telle autre ou bien donné un coup de pied. «Des affirmations fausses, exagérées, ne reposant que sur des dires, non vérifiés, de personnes non présentes dans l'école et d'enfants non-témoins des scènes qu'ils avaient décrites à leurs parents, précise-t-elle. Tout cela met un climat de tensions dans les écoles. Les gens se lâchent de façon démesurée.»

Même effet dans cette classe d'une école privée du 17^e arrondissement, où de nombreux parents se sont ligüés contre la famille d'une enfant trisomique, «expliquant qu'elle tirait leurs enfants vers le bas et que c'était mauvais pour eux», raconte une enseignante. Sans parler des familles qui se demandent en boucle toute l'année si la nouvelle institutrice est «bien sérieuse, si elle donne suffisamment de devoirs». Punitives, pédagogie... «Je me suis rendu compte, grâce à une personne indiscreète, que les parents étaient à l'affût de mes éventuels faux pas, témoigne Quitterie, enseignante à Bordeaux. Ma grossesse, qui n'était pas encore officielle, a été annoncée sur WhatsApp. Rien de grave mais, pour moi, la communication doit se faire en face-à-face.»

Face aux absences maladie répétées d'une institutrice, tel groupe de parents d'une école publique lyonnaise a décidé de créer un groupe WhatsApp pour faire pression sur la directrice et l'inspection, organiser une pétition, des rendez-vous. «Un syndicaliste CGT menait la danse. Il a été très efficace. L'enseignante n'est jamais revenue...», raconte une mère d'élève. «Ces groupes peuvent être un lieu de défouloir mais je n'ai pas noté de cas où cela a constitué une vraie nuisance», nuance Francette Popineau, à la tête du principal syndicat d'enseignants, le Snuipp-FSU. Hubert Salaün, président de la Peep, deuxième fédération de parents de l'enseignement public, ne veut pas dramatiser: «WhatsApp permet surtout d'être réactif. Nous cherchons à modérer les parents. Malheureusement, certains pensent que

l'école, c'est d'abord une relation affective. Il faudrait graver au fronton des écoles cette devise: "Respecter le statut de l'un et le métier de l'autre"».

Marie-Estelle Pechmis à jour le 7 février 2020 à 20:48

Source : https://www.lefigaro.fr/actualite-france/comment-les-boucles-whatsapp-pourissent-la-vie-des-parents-20200207?fbclid=IwAR2X1gvkLCKHjCpHWrJyv_qu4IUrARNL8LOwHkO0w0FbOc8FSt1061P238U